

Recherches sociographiques



Greg Marc NIELSEN, *Le Canada de Radio-Canada, sociologie critique et dialogisme culturel*

Catherine Saouter

Volume 36, numéro 3, 1995

Science et société

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057002ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057002ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saouter, C. (1995). Compte rendu de [Greg Marc NIELSEN, *Le Canada de Radio-Canada, sociologie critique et dialogisme culturel*]. *Recherches sociographiques*, 36(3), 624–625. <https://doi.org/10.7202/057002ar>

Greg Marc NIELSEN, *Le Canada de Radio-Canada, sociologie critique et dialogisme culturel*, Toronto, Éditions du GREF, 1994, 202 p.

S'appuyant sur une analyse dite sociologique et dialogique du radio-théâtre — l'auteur ne propose pas de terme univoque —, Greg Marc Nielsen veut démontrer en quoi celui-ci reflète le symbolisme binational de l'institution de radiodiffusion nationale, la Société Radio-Canada.

Enseignant au Collège universitaire Glendon de l'Université York, membre du groupe interdisciplinaire de recherche affilié au Centre d'études sur la radiodiffusion de l'Université Concordia, il a participé au *Radio Drama Project* dans cette même université pendant les années quatre-vingt. Le présent ouvrage, dédié à André Belleau et Marcel Rioux, ses professeurs et collaborateurs, est la version remaniée de sa thèse de doctorat dont la publication a été rendue possible grâce à une subvention gouvernementale. Nous sommes donc en présence d'un objet clairement associé au rituel universitaire contemporain : inscription linéaire dans un champ de recherche depuis la thèse, enseignement, recherche subventionnée, réseau intellectuel et professionnel d'affiliation, publications.

Ce livre n'est pas un apport nouveau par rapport au cheminement parcouru, mais la relivraison de la thèse de doctorat, suivant en cela, selon la dédicace et les remerciements, les appuis, sinon incitations, du réseau et du grand argentier de l'exercice intellectuel, le système des subventions. Prisonnière de cette dynamique, chaque page réitère l'incapacité de prendre une quelconque emprise sur l'univers référentiel qu'il tente d'explorer et le livre reste seulement la mise en scène, la preuve d'un rituel.

Décrivons l'ouvrage. Conformément à la stratégie la plus courante de la thèse de doctorat, il se divise en deux parties, l'une étant consacrée à l'approche théorique, l'autre à l'analyse de l'objet d'étude, éclairée par les concepts dégagés dans la première partie. La conclusion confirme l'hypothèse de départ et synthétise autour des points saillants de l'analyse.

Nielsen commence donc par l'exposé de la littérature et dégage trois concepts qui présideront à l'analyse du radio-théâtre à Radio-Canada. Sociologue, il introduit George Luckas et Lucien Goldmann qui lui fournissent un concept d'*homologie*, puis l'École de Francfort et Jürgen Habermas et son œuvre mâtinée de quelques propositions barthésiennes dont il extrait un concept « adapté de dialogisme » (p. 8). Ceci permet à l'auteur de se prétendre à la croisée du structuralisme génétique, de la théorie critique (versions I et II) et de la socio-sémiotique.

Suit un premier traitement, à partir de ce cadre et sans discussion méthodologique, de deux entités : le Canada anglais et le Québec francophone, constructeurs dialogiques que l'on s'attend à retrouver lors de l'analyse proprement dite des productions radiophoniques. Il s'agit en fait de deux chapitres de contextualisation qui ramassent rapidement toutes sortes d'études sur la question pour en proposer un résumé. Comme le dit l'auteur, « il n'est pas de [son] ressort de faire l'histoire à partir de source des bases » (p. 80). Il travaille donc avec des sources secondaires dans lesquelles figurent quelques recherches documentaires ou historiographiques. Il en ressort l'horrible et carnavalesque point de vue d'auteur : « je l'ai pas vu, je l'ai pas lu mais j'en ai entendu causer ».

Dans la deuxième partie, l'auteur aborde le corpus et son analyse. Ce livre compte 202 pages. L'analyse du radio-roman québécois francophone, *Critique dialogique de Carte*

blanche, occupe onze pages et repose sur deux pages d'extraits de scénarios. L'analyse du corpus anglophone, *Le monde carnavalesque de Tommy Tweed* et *La satire ironique de Len Peterson*, occupe onze pages et repose sur deux pages d'extraits de scénarios. Le corpus québécois est daté mais pas dénombré; le corpus anglais est approximativement chiffré. Nous n'en saurons pas davantage sur la manière dont l'auteur s'y est pris pour constituer ce corpus ni ce qui, d'une part, l'autorise à en faire l'analyse, ni, d'autre part, à en tirer des jugements sur les visions du monde — pour reprendre ses termes — du Canada anglais et du Québec. Comment l'auteur peut-il espérer que nous considérerons *quatre pages et demie* d'extraits comme dûment représentatives de *certaines* d'émissions?

Il faut se résigner pourtant à lire, sur cette base, les conclusions de l'auteur qui l'autorise désormais à « fonder une sociologie critique et comparative de la différence culturelle entre les sociétés québécoise et canadienne-anglaise » (p. 7), rien de moins.

L'indigence méthodologique de toute cette entreprise est clairement illustrée par une confusion initiale de l'auteur: il utilise comme une prémisse ce qu'il présente comme une hypothèse, à savoir que Radio-Canada aurait paradoxalement produit un symbolisme binational, nonobstant son mandat officiel (p. 10). Son exposé théorique n'étant assorti d'aucune solution méthodologique, sa documentation étant établie sur de trop nombreuses sources secondes ou sur des données livrées sans sources (audiences, volumes publicitaires, recensions d'émissions, etc.), son corpus étant aléatoire et sans définition, indépendant de tout critère d'élaboration, son analyse portant sur une portion squelettique de ce soi-disant corpus, l'auteur se retrouve, en conclusion, avec comme seule ressource, la réaffirmation de sa prémisse: « le point le plus saillant de cette analyse est que Radio-Canada veut surtout reproduire un symbolisme binational » (p. 157).

Autrement dit, c'est son opinion et il la partage. Nous la lui laisserons donc, figée dans l'expectative. Les défaillances de l'entreprise sont tellement grandes qu'on se demande pourquoi elles n'ont pas été identifiées dès le travail doctoral et nous craignons d'être le Don Quichotte qui ose sursauter devant un tel ouvrage.

Catherine SAOUTER

*Département de communications,
Université du Québec à Montréal.*

Maurice LAMOTHE, *La chanson populaire ontarioise, 1970-1990*, Montréal / Ottawa, Triptyque / Le Nordir, 1994, 391 p.

De prime abord, la thèse de Maurice Lamothe sur le développement de la chanson populaire en Ontario français depuis 1970 environ peut sembler trop étroite pour être d'un quelconque intérêt au-delà des rives ontariennes de l'Outaouais. Qui, en effet, s'intéressera à cette chanson franco-ontarienne qui, en vingt ans et malgré une résurgence culturelle et institutionnelle tout à fait exceptionnelle dans tout l'Ontario français, n'a pu compter qu'une vingtaine de noms dont la plupart restent aujourd'hui totalement inconnus du grand public? Maurice Lamothe suit ainsi de près la carrière de Robert Paquette, de CANO-Musique (Coopérative des Artistes du Nouvel-Ontario) et de son inspirateur et « prophète », André Paiement; ce sont là des artistes de la scène et du disque dont la renommée passagère a